Document généré le 2 juin 2025 03:25

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Détecteur de fumée

Olivier Parent

Numéro 141, avril 2014

Mathématiques

URI : https://id.erudit.org/iderudit/71505ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Parent, O. (2014). Détecteur de fumée. *Moebius*, (141), 123–128.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Olivier Parent

Détecteur de fumée

Accoudé au balcon qui donne sur le boulevard, je jette la cigarette que je viens de finir sur le pavé, un étage plus bas. Personne n'a été touché et la lueur incandescente finit par s'éteindre pour ne plus déranger la nuit. Je reste là un moment, arrêté dans l'air frais, les bras posés sur le métal glacé du garde-fou. Derrière moi, j'entends la musique de l'appartement étouffée par le bruit des voitures. Je ne perds la musique complètement que lorsque la sirène tourne le coin pour passer en vitesse. Les gyrophares du camion de pompier se reflètent sur le béton omniprésent. C'est une belle lumière. Je me demande à quoi ressemble celle de l'incendie, je me demande ce qui brûle plus loin et j'attrape, au passage de ces questions, un souvenir qui m'avait jusqu'alors échappé.

Mon père aurait pu tout faire cramer dans le champ derrière la maison. Il y a dix ans peut-être, un été où je devais avoir dix ans. Il avait construit une grande clôture de bois teint en bleu tout autour du terrain et ne savait que faire des branches qu'il avait coupées. Il les a mises en un grand tas, à distance raisonnable de la civilisation, quelques mètres. Papa n'a jamais fait dans la demi-mesure, alors pour renchérir il a versé de l'essence sur le tout avec son gallon de plastique, celui qui servait à remplir la tondeuse. Pas trop. Mais un peu trop s'il avait tenu compte de la canicule, du bon vent et de l'herbe longue et sèche tout autour de son projet de petit brasier. En un instant, les flammes ont été plus grandes que lui et ont semblé vouloir prendre de l'expansion à travers le champ bordé d'une vingtaine de maisons. Il a décollé. À la volée, la porte de la clôture marine s'est ouverte et mon père a attrapé le boyau

d'arrosage de la cour. Il est revenu à temps. Il a couru suffisamment vite pour éviter la première page du journal. L'incendie potentiellement gigantesque a été réduit à un grand cercle noir juste derrière chez moi. Dans la fumée, mon père s'est agenouillé sur la terre chaude et humide, le tube de caoutchouc dégoulinant encore en main. Il a lâché une phrase marquée au fer dans ma tête de fils qui n'avait pas bougé : « C'est pas vrai que je vais être l'ostie de cave qui met le feu, c'est pas vrai. » Le grand cercle noir, une tache d'encre qui masque une faute d'orthographe, est resté là jusqu'aux premières neiges.

La balustrade du balcon est si froide que je ne la sens presque plus, je redescends les manches de ma veste. En m'allumant une autre cigarette, je me dis que c'est bête. La plupart des incendies doivent être aussi le résultat d'une connerie toute simple. Il doit même y avoir, cachées dans un fichier poussiéreux et oublié, des statistiques sur le sujet. Un pourcentage des choses qui brûlent sans raison, les feux accidentels. Mais bon, je n'en connais pas le nombre et je m'en fous un peu, je n'aime pas les statistiques et elles me le rendent bien.

Je me penche sur la rampe au-dessus de la rue et je crache sur le trottoir. Je rate mon premier mégot de peu. Je souffle un « merde » que personne n'entend, me retourne et entre dans l'appartement de Daniel. J'enlève mes chaussures pour les balancer sur la pile déjà considérable et je remarque qu'on a changé de registre musical. Je suis sorti sur l'air d'un hit techno suédois au nom obscur et c'est maintenant Moustaki qui chante *Sans la nommer* accompagné de tout le monde. Je les rejoins à temps pour un dernier refrain. Quelqu'un a coupé la musique et l'appartement chante a cappella. À la fin, les voix s'estompent progressivement et chacun porte son regard sur les autres, enivré par cette espèce de communion. La magie s'estompe toutefois après quelques secondes et on prend une gorgée de bière pour avoir l'illusion de retrouver la même ivresse. De cette bouffée de beau et d'espoir, il ne reste que deux ou trois chevelures vertes et des badges anticapitalistes sur des blousons noirs. À travers tout ça, j'écrase ce qui me reste de tabac dans le cendrier le plus proche et m'ouvre une bouteille, question de participer.

La soirée se poursuit comme un chien qui court après sa queue. Ça tourne en rond par habitude et par ennui, les petites histoires de chacun se répètent et Daniel est encore une fois trop saoul. Contrairement à ce que tout le monde souhaiterait, il n'y aura pas grand-chose à raconter à propos de cette fête, rien de grandiose. Alors les gens commencent à rentrer chez eux. Je ne les salue pas, on se reverra bien assez tôt. Si je ne pars pas aussi, ce n'est que parce qu'il n'y a plus de bus en direction de la banlieue où se terre tristement le sous-sol de ma mère. J'emprunterai le divan comme je le fais un samedi sur deux. Mais pour l'instant, je bois ma dernière bière à la cuisine avec les colocs de Daniel, Jeanne et Mathieu.

Comme il est d'usage Mathieu roule un joint pour alimenter nos rêves fatigués. Nous nous taisons tandis qu'il place cérémonieusement les bouts d'herbe sur le rectangle de papier translucide. On entend Ferré qui chante une de nos préférées. Jeanne joint sa voix à la sienne et hausse même le ton pour modifier les paroles : « Y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent. La plupart cégépiens, allez savoir pourquoi. Faut croire qu'au Cégep, on ne les comprend pas… les anarchistes… » Sa nouvelle version nous fait sourire, mais un peu amèrement. Pas un sur cent… Décidément, les statistiques ne nous aiment pas et nous le leur rendons bien.

La chansonnette a jeté un voile fade sur l'éclairage tamisé de la cuisine. Mathieu a cessé de rouler et regarde son ébauche de joint avec l'air de ne plus comprendre ce que c'est. Notre silence s'est appesanti de façon dramatique et nous empêche presque de respirer. Je m'allume une cigarette d'un coup de briquet quand Jeanne décompose un murmure : « Il faudrait vraiment faire quelque chose. »

Cette phrase-là, elle nous trotte dans la tête depuis des siècles et des poussières. On l'entend toutes les fins de semaine. La situation n'est pas tenable et pourtant elle tient toute seule. La machine roule pour ceux qui possèdent et sur ceux qui ne possèdent pas. Ça manque d'âme, ce n'est qu'un calcul de profits qui ne se pose pas de questions. Le monde autour de nous n'est qu'une calculatrice en fer et nous, on étudie la littérature. C'est décalé. Il y a quelque chose qui manque, une histoire, un but, un geste. Ça laisse

creux de penser qu'on ne vit que pour avoir les poches plus remplies que celles de son voisin et le creux c'est écho.

On a cette réflexion simultanément tous les trois. Je le sais parce que nous l'avons sans cesse. Le silence est toujours là. Je tends le bras vers une bouteille vide au centre de la table et je fais tomber les premières cendres de ma clope dans le goulot. On dirait de la poudreuse, sale avant d'avoir touché le sol. « On a pas le choix de tout faire flamber… » C'est Mathieu qui a dit ça. Il a levé les yeux pour les planter dans les miens. « Une banque, la mairie, le journal, Wall Street, un Hummer ou le parlement, mais brûler quelque chose, n'importe quoi. » Dans son regard toujours enfoncé dans le mien, il y a l'étincelle suffisante à l'ignition. Je détourne la tête, ferme les yeux et les frotte avec le coin de ma manche, la fumée de ma cigarette m'a fait larmoyer un peu.

L'incendie possède certes ses attraits. Le symbole est fort, ça bloque le système un temps et même sans tendances pyromaniaques, ça reste joli. Jeanne et moi hochons doucement la tête pour donner raison à Mathieu. Mais ça ne colle pas vraiment, on le sait tous trois. Les flammes nous jetteraient en tôle sans vraiment changer quoi que ce soit. La société ne se mettrait pas à danser librement enfin autour du feu de joie, elle aurait peur de se brûler et c'est tout. On diffuserait l'image de nos tronches en boucle à la première chaîne avec l'épitaphe sociale : Terroristes. Nous deviendrions les martyrs ridicules d'un flop inutile. À ces pensées, un goût acre me monte à la bouche. Je n'ai pas le courage de finir ma bière, alors j'y jette la fin de ma cigarette qui s'éteint au contact du liquide tiède. Plouf.

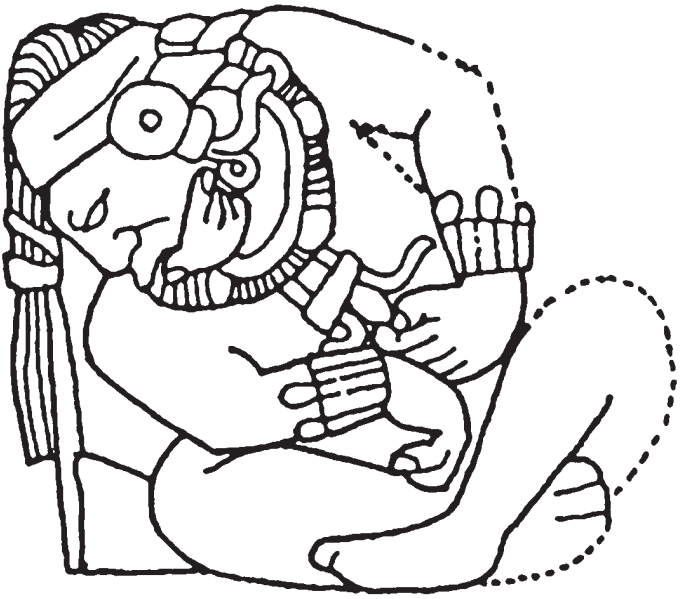
Le silence toussote pour nous faire remarquer qu'il est revenu. Il sent la pourriture et le tabac froid. Il pue notre inertie ankylosée comme une eau stagnante où rien ne bouge jamais. L'odeur de ce mutisme est insupportable. Mathieu nous délivre en ajoutant : « Ça servirait à rien, mais il faudrait bien que quelqu'un le fasse. » Le hic c'est qu'il manque de volontaires.

Que le geste ne change rien, on pourrait l'accepter. Nous avons déjà la forte impression qu'aucune de nos actions n'a de véritable impact sur notre vie ou le reste du monde. La véritable barrière, c'est la prison. Être enfermé

dans une cathédrale de béton, c'est bien sûr une occasion de lire et relire Proust, mais pas grand-chose de plus et on a vu perspective plus séduisante. Jeanne regarde la fenêtre de la cuisine et je joins mon regard au sien. La fenêtre donne sur un lampadaire à l'éclairage jaunâtre autour duquel tournoie une poignée d'insectes qui s'attardent avant l'hiver. Les barreaux des cellules sont des capteurs de rêves, mais ils ne les empêchent pas d'entrer, ils les empêchent de sortir.

Le pire reste le calcul des années. Cette addition morbide de jours prochains perdus. Un brasier qui en vaudrait la peine nous condamnerait pour combien de temps ? Cinq ans, dix ans, quinze ans ? J'exagère sans doute, je n'ai aucune idée du nombre, mais ce soir j'ai vingt ans, alors je m'imagine avec difficulté vingt ans de prison. Paul Rose était sensé crever à l'intérieur, il y est resté onze ans, Mandela vingt-sept. Je sais compter pourtant, mais là je suis complètement perdu, dans le flou total. Ça fait trop de petites marques en paquet de cinq sur les murs d'une cellule parfaitement abstraite elle aussi. Jeanne et Mathieu ne semblent pas avoir une idée plus précise que moi de ce que ça représente, ils ont la même peur terne agrafée au visage. Ça nous apprendra à étudier les lettres. À cause de ça, c'est négatif, les chiffres ne nous parlent pas. Du moins, ils ne parlent pas notre langue, ils se conjuguent mal au futur. L'abstraction des nombres ne parle tellement pas qu'elle a mis fin à nos pensées. On reste donc immobiles autour de la table avec le silence qu'on a finit par apprivoiser et un étrange mal de ventre. Dans le dictionnaire, à l'article prison, on peut lire mesure dissuasive et appareil de répression de l'opposition politique.

Après un moment, Jeanne se lève et va se coucher sans dire un mot. Mathieu récupère son début de joint et l'imite. Je m'installe sur le divan que je connais bien. Il est presque confortable et je suis épuisé. Il n'y a plus de lumière, plus de raison de rester éveillé, mais je ne m'endors pas. Je pense qu'on ne sera pas les osties de caves qui mettent le feu. On aura au final rien fait et nous ne ferons probablement rien les autres jours.



Le zéro aztèque